

Tout ce qui me reste de lui...

Elle avançait à pas pressés, tout habillée de noir sur le trottoir de la rue Mayet. Silhouette fine, tête haute, démarche élégante, elle effleurait à peine le sol, comme portée par un nuage. Une fière allure pour enjoliver le réel, camoufler l'épuisement, et faire taire les doutes qui la tenaillaient sans cesse : Avait-elle bien fait d'accepter ce travail à Paris et d'y venir avec sa fille ?

Tôt ce matin, elle avait quitté la chambre minuscule prêtée par sa sœur, le temps qu'elle puisse s'offrir un appartement pour elle et son enfant. C'était quelques mètres carrés sous les combles, là où vivait le petit personnel au service des habitants des étages nobles, dans ce lieu anonyme et collectif que l'on

appelait les chambres de bonnes. Elle ne faisait qu'y dormir et elle avait la chance de passer ses soirées et de bénéficier des commodités chez sa sœur. Alors, chaque nuit, elle laissait son enfant dans le doux cocon du deuxième, et grimait seule au septième, courbant l'échine dans l'attente de jours meilleurs.

Elle ne se sentait pas bien à l'aise avec ses voisines de palier. Ces femmes la toisaient d'un air déconcerté et narquois, et la saluaient cérémonieusement en l'appelant «Madame». Même si Louise s'était risquée à quelques familiarités complices avec elles, elle se savait perçue comme ne faisant pas partie de leur monde. Fille de paysans, diplômée de l'enseignement primaire supérieure comme une toute petite élite de sa génération, et veuve de guerre, elle était en fait dans un «entre-deux». Ni bourgeoise, ce qui sous-entendait un rôle convenu auprès d'un mari aux revenus confortables ni au bas de l'échelle sociale. Elle était en devenir, ébauchant la nouvelle femme qui naîtrait de ces années de violences et de deuil. Cultivée et forte, elle avait su prendre les manettes en l'absence des hommes, tout en éduquant sa fille, gagnant fièrement sa liberté malgré les réticences du monde rural plein de principes dont elle était issue. Il lui fallait maintenant s'affirmer dans la société machiste de son temps. C'était une combattante, Louise, digne et résignée. Elle devrait s'élever seule,

acquérir une situation, même si les femmes étaient considérées comme mineures toute leur vie.

Quand elle rentrait le soir, sa fille avait passé le meilleur de sa journée. C'était sa sœur qui s'était nourrie à sa place, des rires, des étonnements, des mots délicieux, tous ces cadeaux du quotidien qui enchantent la vie de ceux qui s'occupent des enfants. Elle l'avait promenée au square Boucicaut, l'avait poussée sur la balançoire, avait partagé les tartines du goûter et la toilette du soir. Dans l'attente d'un bébé qui ne venait pas, elle prenait soin avec délice de la petite fille. Mais ce n'était pas bien sûr, la seule raison pour laquelle elle n'avait pas hésité à leur proposer de s'installer chez eux quelque mois. La décision s'était imposée tout naturellement. Par simple solidarité et affection fraternelle, dans l'horreur qu'avait traversée sa sœur : un amour tout neuf, anéanti par la guerre avant d'avoir eu le temps d'exister. Elle-même vivait paisiblement avec son homme rescapé de la catastrophe, et la vie avait la couleur de l'avenir. Consciente du fossé qui les séparait, elle faisait tout pour offrir à son aînée un havre de quiétude où elle pourrait se réparer et retrouver un peu de joie.

Après le dîner, malgré une déjà longue journée de travail, Louise aidait son beau-frère à la comptabilité de sa petite usine. Lui, était ingénieur, et meilleur dans la rigueur de la fabrication et l'amélioration de la

conception, que dans la gestion des finances. Rappeler à l'ordre les mauvais payeurs et enregistrer factures et charges étaient une corvée qu'il négligeait souvent. Elle était douée pour les chiffres et aimait par nature que tout soit bouclé, rangé, propre. En apportant sa contribution à la vie de cette famille à l'hospitalité généreuse, elle allégeait le poids de sa présence et s'offrait un rôle valorisant.

Ce soir-là, la petite fille semblait souffrante. Elle avait toussé toute la journée. Et brutalement, en quelques heures, son visage était devenu rouge-écarlate, sa respiration oppressée et sifflante.

Quand sa mère se pencha sur elle pour l'embrasser, elle fut frappée par la chaleur de son front et la bouffissure de ses paupières. Submergée par l'inquiétude et les remords de l'avoir laissée à sa sœur, elle avait interrogé Hélène :

Tu as pris sa température ?

Tout à l'heure, elle avait 38, mais, elle doit avoir davantage à cette heure-ci.

Il faut appeler le médecin avant la nuit, je crains le pire.

Louise s'agitait, dans une grande anxiété.

Depuis peu, on leur avait installé un téléphone à cadran. Elles composèrent le numéro du docteur

Batista, qui promet de passer à la fin de ses consultations. Il avait regardé le visage de l'enfant, pâle et inquiet, les yeux ourlés de cernes profonds, avait observé sa respiration difficile et superficielle, vérifié son pouls, rapide et peu frappé. Après avoir frotté ses mains pour les réchauffer, il percuta le petit thorax brûlant, disposa une serviette sur laquelle il posa, l'air inspiré, sa grosse tête hirsute et barbue, pour écouter les râles bronchiques et leur dissémination. Et le diagnostic était tombé, sec et terrifiant :

Votre petite a une pneumonie aiguë. Il y en a beaucoup en ce moment.

Non, ce n'est pas possible ? s'épouvantèrent les deux femmes d'une seule voix.

Malheureusement, répondit le praticien avec douceur, comme pour atténuer ce qu'il allait leur asséner, nous ne disposons d'aucun traitement. C'est une affection cyclique qui évolue spontanément en une semaine. Durant ce temps-là, sa vie est en danger extrême, ajouta-t-il gravement. Au bout de huit jours surviendra une forte crise sudorale qui signera la fin de la maladie... si tout se passe bien.

Puis, il sourit bravement en fixant les deux femmes, sidérées par ses paroles.

D'ici là, je vous conseille de la garder au lit pour éviter de surmener son cœur; vous la veillerez

nuit et jour, aérerez sa chambre régulièrement. Vous devrez laver ses fosses nasales avec de l'eau borique et laisser en permanence sur le poêle une décoction d'eucalyptus. Vous pouvez appliquer sur son thorax de la teinture d'iode et je vais faire préparer du sirop de digital, chez le pharmacien, vous irez le chercher demain et vous lui en donnerez cinq gouttes par jour. Voilà, n'hésitez pas à me rappeler. Sinon, je repasserai dans huit jours.

Que peut-on faire de plus, quand on est médecin en 1922, que d'énoncer une telle fatalité sans offrir la moindre solution? Il avait laissé sur la table un petit flacon compte-gouttes d'eau borique, et un fond de teinture d'iode.

Elles étaient restées muettes durant ses explications. Elles connaissaient le terrible pronostic chez l'enfant. Suspendues aux lèvres du médecin, elles captaient ce qu'elles devaient faire pour orienter le sort dans la bonne direction.

Louise avait pris sa tête dans ses mains, elle pleurait. Aucun doute, elle tomberait folle si elle devait aussi perdre sa fille. Dans ses pensées, elle ressassait la terrible culpabilité de l'avoir emmenée avec elle dans la capitale où l'on disait que l'air était mauvais, alors qu'elle aurait pu grandir chez ses parents à la campagne, où l'on respire mieux... Mais comment

s'imposer la souffrance de la séparation, quand on a trouvé du travail loin de chez soi et qu'une solution se présente? D'ailleurs, tout avait été parfait pour elles deux, jusqu'à maintenant.

Son activité, dans une petite manufacture, rue de Rivoli, consistait à fabriquer des couronnes mortuaires composées de fleurs en céramique, qui offraient aux tombes une parure colorée ne fanant jamais.

Elle aimait bien l'ambiance de l'atelier où ses collègues étaient pour une grande part des veuves comme elle. Elle adorait, en particulier, la créativité dont il fallait faire usage : du façonnage à l'émaillage, ce n'était jamais la même chose. Son goût, sa rapidité d'exécution, sa conscience professionnelle avaient bien vite fait d'elle, une contremaîtresse appréciée et respectée. Le patron lui avait bien fait des avances comment ne pas tomber amoureux de cette femme belle comme une divinité grecque, mais elle lui avait opposé une indisponibilité totale. Elle avait raconté, avec une grande honnêteté, comment son lieutenant mort au champ de bataille occupait encore toute sa vie. Et cette fidélité promise bien au-delà de la mort. Cet homme, bon, fut touché. À défaut d'être son amant, il devint son mentor, créant entre elle et lui un lien qu'il préférait par-dessus tout, et qui le combla tout le temps que dura leur collaboration. Contraint de rester un

amoureux platonique, il veillait à ce que tout aille bien pour elle, prenant des nouvelles de la petite fille, et rallongeant de temps en temps la paye à la fin du mois. Louise était honnête et elle travaillait pour lui comme si « la maison Fibert » était la sienne, ne s'absentant sous aucun prétexte. Peut-être attendait-il son heure ? Il patienterait.

Cette nuit, c'est moi qui dors avec elle, avait chuchoté Louise.

Hélène hocha la tête, hésitante :

Ne pourrait-on pas faire moitié-moitié ? Je tiens à ce que tu te reposes, tu en as besoin !

Non, je n'aurai pas le courage de remonter là-haut et de la laisser, même si je te fais confiance ; mon seul désir, c'est d'être auprès d'elle !

On va aller chercher ton matelas et on l'installera le long de son lit.

Je suis désolée de vous déranger !

Franchement, est-ce que tu crois que moi, ta petite sœur, je pourrais vivre autrement que d'être près de toi, alors que tu es rongée d'inquiétude ?

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

La petite s'était mise à tousser. Ses quintes lui arrachaient des larmes.

Allez, l'eau borique, la teinture d'iode, on va la

soigner et on va la sortir de là, notre mignonne, tu vas voir, avait soufflé Hélène.

Elles avaient pris soin de Madelon c'est son père qui avait un jour suggéré ce prénom... «Nous y pensons la nuit, nous en rêvons le jour», avait-il chantonné quand il avait appris la bonne nouvelle de la grossesse avaient procédé à sa toilette, changé les draps, ouvert la fenêtre, fait les soins des fosses nasales et frotté le thorax avec la teinture d'iode. Une décoction d'eucalyptus frémissait sur le poêle. Tout était parfait pour que la maladie comprenne qu'on opposerait une résistance absolue à sa progression. Et puis, dans ces cas-là, si on ne veut pas sombrer dans le désespoir, il faut agir, se positionner dans la toute-puissance, surtout ne pas lâcher. Elles en étaient conscientes.

Merci, avait dit Louise, quand toutes ces tâches furent terminées. Heureusement que tu es là!

Hélène avait longuement embrassé sa sœur.

Georges n'allait pas tarder. Il dirigeait une fabrique de règles à calcul installée dans le fond de la cour de l'immeuble de la rue Mayet. Il comprit en franchissant la porte qu'il se passait quelque chose de grave. Il était monté au septième pour prendre le matelas de Louise, l'avait posé à même le parquet à côté du lit de la petite. Puis, réfléchissant qu'elle aurait froid, il avait placé une couverture pour l'isoler du sol.

Ils dînèrent silencieusement.

Tout était prêt pour affronter cette première nuit, un cauchemar ponctué de toux, de râles, de délires sous l'effet de la fièvre. Au petit matin, le calme était revenu, et Louise avait sombré dans un sommeil de plomb. Quand elle se réveilla dans ce silence étrange, elle crut d'abord que sa fille était morte. La terreur la submergea, mais l'enfant, dormait profondément la bouche ouverte. Elle respirait plus paisiblement, un léger roulement de tambour sourd apparaissant à la fin de ses inspirations.

Elle souffla

Il allait falloir encore passer sept longues horribles journées, avant de savoir si la maladie était vaincue!

N'ayant reçu aucune éducation religieuse dans une famille radicale-socialiste où l'athéisme était non négociable, elle eut envie pourtant de se tourner vers Dieu. Puis elle pensa très vite que, si Dieu existait, il n'aurait pas voulu que meure François. Alors, ne pouvant compter que sur elle-même, elle serra les poings en crispant ses yeux et, comme un enfant croyant en son pouvoir magique, intima un ordre muet aux cieux : « Ma fille va vivre vous m'entendez ! Elle connaîtra les joies, la réussite, l'amour, et elle deviendra grande et belle... »

Sa petite voix intérieure s'était muée en sanglot.

Alors, seulement, elle se donna le droit de pleurer.

Puis, se ressaisissant, elle s'était fait couler un bain. Bonheur rare, sa sœur avait le luxe d'une baignoire dans sa salle d'eau. Reprenant courage, elle s'était préparée pour aller au travail.

Hélène avait pris le relais durant la journée. Madelon, très abattue, se laissait sagement soigner. La fièvre rougissait son visage et lui causait des hallucinations terrifiantes, qu'Hélène s'employait à effacer avec de jolies histoires de princes et de princesses qui finissaient toujours bien. Au fil des jours, la jeune femme s'attachait un peu plus à ce visage amaigri. Elle observait son teint pâle, ce regard gris au fond d'une caverne bleutée, ses cheveux raides collant sur le front, dépassant du drap blanc que l'on changeait chaque jour. Madelon n'était pas seulement jolie comme le sont les petites filles de son âge : son visage présentait, mêlé aux traits enfantins, comme un air de maturité, avec un regard plus profond, plus grave, de ceux qui ont déjà traversé des souffrances. Même si, dans la famille, personne ne lui avait jamais raconté le drame qui avait suivi son arrivée sur terre, elle savait.

Son père, promu lieutenant pendant la Grande Guerre, avait eu le bonheur de profiter, quelques jours après sa naissance, d'une permission pour embrasser

sa femme, bercer sa fille et lui chanter « la Madelon ». Puis, il avait dû repartir, bénéficiant en tant que père de famille d'une affectation un peu moins dangereuse. La guerre de mouvement venait de reprendre et une grande offensive fut décidée pour tenter de rompre le front ennemi. Les salves d'artillerie avaient décimé sa compagnie. C'est là qu'il fut mortellement touché, en août 1918. Madelon avait cinq mois. Trois mois plus tard, l'armistice était signé, mettant fin à un carnage qui avait coûté la vie à plus d'un million cinq cent mille jeunes soldats français.

La petite fille de quatre ans qu'elle était aujourd'hui ne savait pas mettre des mots sur ce drame, mais elle le portait en elle, comme sa mère portait son chagrin et les couleurs du deuil. La fillette, orpheline de père, vivait dans le noir du deuil de sa mère, bercée par les mots que l'on chuchotait autour d'elle comme « héroïque, exemplaire » quand on évoquait son père , « grand chagrin » ou « inconsolable » lorsqu'on parlait de Louise. Et elle se demandait ce qu'elle pourrait bien faire pour changer le cours de ce chagrin, que rien ne semblait jamais devoir consoler. Elle sentait que seule sa présence auprès de sa mère la retenait de mourir. Et elle assumait ce rôle comme elle pouvait. Trouvant inconsciemment dans la maladie ou des situations la mettant en danger, de quoi capter

l'attention de cette mère, trop souvent perdue dans ses rêves tristes. Il n'y a pas si longtemps, elle était montée du haut de ses quatre ans à la cime du grand séquoia ; il avait fallu appeler les pompiers, et une fois la terre retrouvée, sa mère l'avait serrée très fort contre elle, et avait murmuré dans ses larmes :

Tu ne peux pas me faire ça, tu es tout ce qui me reste de lui !

Et, dans ces moments-là, elle percevait sa place dans le cœur meurtri de sa mère, ce cœur qui ne battait plus qu'à moitié, mais entièrement pour elle. Ce cœur vide de lui et plein d'elle.

C'est en rentrant ce soir-là, à l'aube d'une deuxième nuit au chevet de sa fille, épuisée par une longue journée de travail et trente-six heures sans sommeil, possédée par l'angoisse de perdre son seul trésor, dans cet état quasi hallucinatoire que crée le désespoir, que Louise fit la première rencontre.

L'apparition.

Elle avait raconté à son patron l'horrible nuit passée au chevet de sa fille. Il lui avait su gré d'être quand même venue travailler et l'avait autorisée à une longue pause à midi, lui offrant même le canapé de son bureau pour qu'elle puisse se reposer un peu. Cette femme habituellement enjouée et courageuse, semblait épuisée. Il lui avait également permis de téléphoner à sa sœur pour avoir des nouvelles. Rassérénée, elle avait dormi vingt minutes et repris sa place dans l'atelier. Le soir venu, elle n'avait pas traîné et avait sauté dans le métro. Souvent, elle rentrait à pied, traversant le jardin du Carrousel puis le pont de Solferino; elle aimait bien se balader dans Paris, c'était même un des rares moments où elle se sentait jeune et légère.

Mais, aujourd'hui, elle était préoccupée et pressée. Elle courut plus qu'elle ne marcha vers la station Concorde et s'enfonça dans le métro, toute à ses pensées.

C'est là qu'elle le vit.

Il se tenait debout, sa main agrippant la barre verticale devant l'entrée du wagon. L'air solide, les jambes un peu écartées, il était grand, beau, avec des yeux bleus ciel bordés de cils noirs épais, et une petite moustache brune aux reflets roux, ourlant, comme presque tous les hommes de sa génération, la lèvre supérieure d'une bouche charnue. Il portait, enfoncé jusqu'aux sourcils, un chapeau de feutre foncé, qui lui donnait un air sombre. Et un pardessus gris dont le col de velours était un peu élimé. Un beau gaillard ordinaire rentrant de son bureau.

Son regard l'avait à peine effleuré, le temps que l'impression s'enregistre et l'oblige, dans une accélération cardiaque foudroyante, à poser à nouveau les yeux sur lui. Ce qu'elle osa furtivement, car dévisager un garçon ne figurait pas dans le code d'une femme bien élevée.

Il ne bougeait pas, fixait le sol droit devant lui, visiblement abîmé dans ses pensées, et peu attentif au monde alentour.

Au deuxième examen, son instinct confirma sa